

Georges SOREL (1902)

*“ Le matérialisme  
historique ”*

Un document produit en version numérique par Mme Diane Brunet,  
collaboratrice bénévole

Courriel: <mailto:brunet.diane@videotron.ca>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"  
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Diane Brunet, bénévole,  
Courriel: <mailto:brunet.diane@videotron.ca>

à partir de :

Georges SOREL (1902)

“ **Le matérialisme historique.** ”

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Georges Sorel (1902), “ **Le matérialisme historique**”. Texte publié dans le **Bulletin de la Société française de Philosophie**, vol. II, no 5. Paris : Armand Colin, Éditeur, 1902. On peut aussi retrouver ce texte reproduit dans **Georges Sorel, La décomposition du marxisme et autres essais**. Texte 7 (pp. 184 à 210). Paris: Les Presses universitaires de France, 1<sup>re</sup> édition, 1982, 262 pages. Collection: Recherches politiques.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes  
Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition du 25 octobre 2003 réalisée à Chicoutimi, Québec.



# “ Le matérialisme historique ”

---

par Georges Sorel (1902)

Une édition électronique réalisée à partir de l'article de Georges Sorel, “ **Le matérialisme historique** ” (1902). Texte publié dans le Bulletin de la Société française de Philosophie, vol. II, no 5. Paris : Armand Colin, Éditeur, 1902. [Il s'agit du procès-verbal de la séance du 20 mars 1902 de la Société française de Philosophie. G. Sorel qui fréquentait cette société y présenta ce jour-là sa conception du matérialisme historique. Celle-ci souleva des objections et favorisa une discussion, entièrement retranscrite après l'exposé.] On peut aussi retrouver ce texte reproduit dans Georges Sorel, La décomposition du marxisme et autres essais. Texte 7 (pp. 184 à 210). Paris: Les Presses universitaires de France, 1re édition, 1982, 262 pages. Collection: Recherches politiques. Une édition numérique réalisée par Diane Brunet, bénévole, dans ses temps libres.

[Retour à la table des matières](#)

M. G. SOREL proposera à la Société d'examiner les points suivants, au sujet du matérialisme historique.

Marx et Engels n'ont jamais donné un exposé de leur conception matérialiste de l'histoire ; les fragments que l'on peut tirer de leurs œuvres sont parfois contradictoires (Croce, Le matérialisme historique, p. 130) ; - Engels a reconnu que les entraînements de la polémique l'ont souvent empêché d'exprimer correctement sa pensée ; - Marx s'est surtout préoccupé d'affirmer qu'il rejetait comme inadmissible toute tentative faite en vue de déduire les faits historiques d'un principe général explicatif, propre à une période.

Les formules marxistes présentent une difficulté d'interprétation toute particulière : Marx considère chaque notion sous des aspects divers ; et il n'est pas toujours facile, quand on se trouve en présence d'un texte isolé, de savoir à quel aspect de la notion se rapporte la formule. Cette difficulté se retrouvera, d'ailleurs, dans toutes les philosophies qui poursuivront une solidarité étroite entre la théorie et la pratique.

Les auteurs qui ont écrit sur le matérialisme historique semblent d'accord pour reconnaître que la conception de Marx ne peut pas s'enfermer dans les cadres d'une formule. Selon M. Croce ce ne serait ni une philosophie de l'histoire, ni même une méthode, mais seulement « une somme de données nouvelles, de nouvelles expériences, qui entre dans la conscience de l'historien » pour l'aider à composer son tableau du passé (p. 18).

Les théories historiques ont eu presque toujours (pour ne pas dire toujours) un but pratique, plus ou moins dissimulé : soit qu'elles aient tendu à l'apologie d'un régime existant ou désiré reproché a été fait aux hégéliens) - soit qu'elles se soient proposé de fournir des enseignements à l'homme d'État (c'est le point de vue de Machiavel).

Le matérialisme historique « professe qu'il n'y a de vérité que dans la synthèse de la théorie et de la pratique » (Andler, Commentaire sur le Manifeste communiste, p. 207). S'il en est ainsi, il se propose de tirer de l'histoire un enseignement dont le but est déterminé étroitement par les préoccupations pratiques de ses auteurs. Il doit fournir des expériences capables d'éclairer la marche du socialisme contemporain et rechercher ce qui dans le passé peut offrir comme une commune mesure avec les phénomènes de la politique prolétarienne, telle que Marx et Engels la concevaient. On s'explique ainsi pourquoi, dans sa polémique contre Dühring, Engels a prétendu écarter comme accessoires ou secondaires toutes les choses qui ne rentreraient pas exactement dans son économisme. Ainsi se trouve justifié le jugement de M. Andler qui voit dans le matérialisme historique « le résumé de la philosophie prolétarienne » et le fondement de « la méthode révolutionnaire ».

Une théorie qui se fonde dans la pratique est essentiellement une doctrine de prudence, qui fournit à l'homme des moyens pour connaître les dangers qui se présentent sur sa route ; elle doit nous apprendre à distinguer ce qui est du règne de la liberté (c'est-à-dire ce qui est exécutable suivant nos plans) d'avec ce qui est du règne de la nécessité naturelle.

Marx est très pénétré de l'importance de cette distinction qui lui vient de Hegel ; plus encore que celui-ci il considère comme règne de la nécessité la Société civile (satisfaction des besoins suivant la division existante des fonctions économiques ; administration de la justice et police). Les volontés humaines, en matière économique et surtout dans les grands pays modernes, forment une combinaison de hasards dans laquelle tout plan volontaire disparaît et qui rappelle un mouvement naturel. Les descriptions de l'économie politique sont comparables à une anatomie.

Cette notion de la nécessité économique est encore renforcée chez Engels par l'influence des économistes classiques.

Sur cette base (de la Société civile) s'élèvent les structures juridiques, politiques, philosophiques, dans lesquelles apparaît d'autant mieux la liberté de l'esprit que l'on s'éloigne davantage de l'économie ; mais entre elles existe une interdépendance vivante et jusque dans les constructions religieuses on peut trouver par analyse un « noyau terrestre » (Kapital, I, p. 336, note ; traduction française, p. 162, col. 1, note 1).

Imitant Hegel, Marx considère les hommes comme étant répartis en groupes traditionnels, caractérisés chacun par une certaine manière de tirer son revenu ; chaque groupe se forme des idées juridiques en conséquence ; et nos idées juridiques se répercutent dans toutes nos conceptions (on a toujours observé que le propriétaire féodal, l'industriel, le commerçant ne conçoivent pas le droit de la même manière).

Ces groupes ont eu toujours des conflits politiques et ce sont les enseignements fournis par ces conflits qui présentent surtout de l'intérêt pour qui examine l'histoire d'un point de vue marxiste.

Les groupes sociaux constituent les données que l'historien commence par observer quand il veut étudier une période déterminée ; l'expérience montre qu'ils changent lentement et que leurs changements se rapportent à des causes si multiples et si obscures qu'ils ressemblent à des changements naturels.

Pour que des enseignements puissent sortir de l'histoire, il faut que l'action des grands hommes soit comme résorbable dans le mouvement d'ensemble ; s'il en était autrement, l'accident historique dominerait et on ne pourrait rien conclure du passé pour le présent. Ainsi l'histoire ne tombe pas, tout entière, dans le domaine du matérialisme historique (on pourrait faire la même observation pour toute doctrine qui prétendrait tirer quelque chose de scientifique de l'histoire). Si les points de vue de Renan sur l'histoire chrétienne sont exacts et si celle-ci se ramène à une série de biographies d'hommes exceptionnels, elle ne constitue qu'un sujet de curiosité ou d'édification.

Toutes réserves doivent être faites sur les interprétations que Marx et Engels ont données des révolutions ; soit qu'ils n'aient pas connu suffisamment les événements, soit qu'ils aient éliminé (sans prévenir suffisamment le lecteur) tout ce qui leur paraissait être sans valeur pour l'enseignement.

Les groupes peuvent n'avoir que des liens intellectuels très faibles - ou bien ils peuvent manifester une tendance réfléchie vers un but déterminé ; c'est alors seulement qu'ils méritent le nom de classes. Les conceptions juridiques et politiques des hommes ne dépendent donc pas uniquement de leur métier, mais aussi de convictions qu'ils ont acquises librement et que leur a données la prédication de doctrines sociales.

C'est sur cette possibilité de créer un esprit commun dans le prolétariat moderne que se fonde la conception socialiste ; celle-ci espère amener le monde à un régime de liberté, c'est-à-dire à un régime où la volonté raisonnable pourrait réaliser ses plans dans une production devenue profondément scientifique.

## Discussion

M. HALÉVY se propose moins de discuter, ou de réfuter, l'interprétation proposée par M. Sorel du matérialisme historique, qu'il ne veut lui demander, sur certains points, des éclaircissements. M. Sorel n'est pas professeur. De là, pour lui, plus de facilité à marcher hors des sentiers battus, à frayer des routes nouvelles. Mais aussi il n'a pas le goût de l'exposition scolastique. Je n'oserais dire que son interprétation marxiste soit précisément fautive, je me permettrais de la trouver parfois confuse. Peut-être, en l'élucidant ensemble, pourrions-nous, sans trop de difficulté, parvenir à l'accord.

Il s'agit de définir le matérialisme historique. De cette doctrine, nous dit M. Sorel, Marx et Engels n'ont jamais donné un exposé. Or, sans doute, Marx et Engels n'ont jamais consacré un ouvrage entier à exposer leur philosophie matérialiste de l'histoire : plus exactement encore, ils n'ont pas trouvé d'éditeurs pour l'ouvrage qu'ils avaient, en collaboration, vers 1845, consacré à cette exposition. Cependant le premier chapitre de l'Anti-Dühring de F. Engels, et la préface de la Critique de l'Économie politique, par K. Marx, constituent bien des expositions résumées du principe de cette philosophie. On connaît la définition courante du matérialisme historique, définition qui me paraît conforme aux textes de Marx et d'Engels : suivant ces deux penseurs, c'est l'évolution des formes de production et d'échange qui est la condition nécessaire et suffisante de l'évolution juridique, politique, morale et religieuse de l'humanité. M. Sorel nous propose une autre définition : la philosophie marxiste de l'histoire est, selon lui, une doctrine qui établit « la solidarité de la théorie et de la pratique ». À cette définition nouvelle, je fais deux objections.

En premier lieu, les termes de « solidarité » et de « synthèse » constituent, je le crains, une sorte de trahison de la pensée marxiste. Ils impliquent, entre les éléments considérés, une réciprocité d'action que Marx considérerait précisément, au nom de son matérialisme historique, comme inconcevable. Selon Marx, la réaction du « spirituel » sur le « matériel », du « théorique » sur le « pratique » est une impossibilité. Marx est, originellement, un métaphysicien ; il se rattache, avec son maître et ami de la vingtième année, Bruno Bauer, le chef des « Libres », à l'extrême gauche hégélienne. Pour lui comme pour les autres philosophes postkantien, toute la spéculation métaphysique repose sur l'opposition fondamentale de l'idéal et du réel ; son matérialisme historique consiste, à l'origine, au moment de sa formation, dans une définition originale de ces deux termes et de leur rapport. Le réel, c'est ce que Marx appelle la « productivité matérielle », l'homme économique producteur de richesses. Mais l'homme qui pense et raisonne est impuissant à créer ; il ne saurait que comprendre ou réfléchir les produits, une fois donnés, de son activité matérielle. L'idéal est, par définition, le reflet (Widerschein ; Kapital, éd. all., I, 46) du réel : Marx considère donc primitivement une réaction de l'idéal sur le réel comme une impossibilité métaphysique ; l'affirmation de cette impossibilité constitue l'essentiel du matérialisme historique ; la nouvelle

définition proposée par M. Sorel a pour inconvénient de ne pas mettre en lumière cette impossibilité radicale.

En second lieu, je crains que M. Sorel n'emploie les termes de « théorie » et de « pratique » dans un sens assez obscur. Toutes les théories historiques, nous dit M. Sorel, se proposent, consciemment, ou inconsciemment, une fin pratique (d'édification, d'enseignement, etc.) ; le mérite du matérialiste historique c'est d'avoir eu la conscience explicite de ce fait universel. Ici, je cesse de comprendre. Le mot pratique n'est plus employé ici au sens où nous convenions, tout à l'heure, de l'employer avec K. Marx ; nous assistons presque au renversement de la terminologie marxiste ; ce que nous appelons maintenant la pratique, c'est plutôt ce que Marx appelait la théorie, et inversement. Comment, suivant M. Sorel, aurait raisonné Karl Marx ? Il aurait d'abord été sentimentalement socialiste ; il aurait obéi à cette préoccupation « pratique » (pour employer la terminologie de M. Sorel) de supprimer les inégalités de richesse qui sont entre les hommes. Il aurait donc demandé à la théorie de lui fournir des renseignements sur les moyens de parvenir à cette fin : et cette subordination consciente « de la théorie à la pratique » constituerait le matérialisme historique. Mais alors, répondrais-je, Marx aurait procédé exactement comme il reproche à ses devanciers immédiats, à ceux qu'il appelle les « socialistes utopiques », d'avoir procédé. Il se peut qu'avant l'élaboration de sa théorie Marx ait été sentimentalement socialiste, ou communiste ; mais il n'a considéré ce socialisme instinctif, cet idéal « théorique » (j'emploie ici une terminologie plus marxiste, je crois, que M. Sorel) d'une société d'où les inégalités économiques seraient éliminées, comme justifié, que le jour où cet idéal apparaîtrait comme le prolongement non encore réalisé, mais futur et nécessaire, de l'évolution économique, réelle, « pratique », du genre humain. En ce sens, tout différent, il me semble, de celui que nous propose M. Sorel, le matérialisme historique constitue une subordination de la théorie à la pratique.

Telles sont les deux difficultés que je soumets à M. Sorel. J'ajoute qu'à propos de chacune, deux questions distinctes seraient à examiner : 1) ai-je bien compris l'interprétation de M. Sorel ? 2) si je l'ai bien comprise, mes objections sont-elles fondées ?

M. Sorel n'ayant pas une grande habitude de la parole, pour mieux définir sa pensée, demande la permission de lire en réponse à M. Halévy le mémoire suivant.

Pour arriver à des résultats un peu précis dans nos discussions sur le matérialisme historique, il faut restreindre, autant que possible, la question. Il faut, tout d'abord, bien observer que Marx a été très sobre de considérations sur l'origine du droit parce qu'à ses yeux le prolétariat n'avait pas à intervenir d'une manière active et régulière, dans la formation des règles juridiques durant l'époque capitaliste ; d'autre part, dans *Le Capital*, il ne s'occupe guère que de l'échange, c'est-à-dire de phénomènes qui ne se prêtent pas à beaucoup de considérations juridiques. On ne trouve guère non plus d'indications précises sur le rôle des théories philosophiques, parce qu'il était très frappé de l'impuissance des utopistes et des prédicateurs de réformes religieuses ; il devait donc insister surtout sur l'inutilité d'une pareille méthode pour changer le monde.

En général, quand on examine les formules marxistes il faut prendre bien garde que l'auteur cherche plutôt à poser des antithèses très frappantes, en contradiction avec certaines propositions enseignées de son temps, qu'il ne cherche à donner une expression correcte et complète de sa propre pensée. Les formules de Marx prêtent donc à l'ambiguïté et présentent souvent un aspect paradoxal. Un critique italien plein de sagacité, qui s'est efforcé de dégager ce que l'histoire peut trouver d'utilisable comme méthodes dans l'enseignement marxiste, M. B. Croce, a dit avec beaucoup de raison qu'il serait très urgent de « débarrasser la pensée de Marx de la forme littéraire qu'il lui a donnée » (Matérialisme historique et économie marxiste, p. 114). La préface écrite en 1859 pour la Critique de l'économie politique constitue un document fort obscur quand on ne l'examine point avec les précautions indiquées ici ; tout dépend du début : Marx commence par dire qu'il arriva « à penser que les rapports juridiques et les formes politiques ne peuvent être compris par eux-mêmes et ne peuvent s'expliquer non plus par le soi-disant développement général de l'esprit humain » ; il est clair qu'il a toujours en vue dans ce texte des écoles de juristes et de philosophes (hégéliens surtout), alors très influents en Allemagne. Dans la Misère de la philosophie, il dit que Proudhon, « en vrai philosophe, prenant les choses à l'envers, ne voit dans les rapports réels que les incarnations de principes, de catégories qui sommeillaient au sein de la raison impersonnelle de l'humanité » (p. 151) ; tout ce livre est dominé par la préoccupation de nier cette conception du développement de la société.

On se place sur un mauvais terrain quand on traite le matérialisme historique comme une doctrine morte, que l'on veut examiner en la réduisant à des thèses abstraites ; il faut y voir, au contraire, une attitude de l'esprit de certains hommes participant à un mouvement social déterminé et une tension constante de l'activité d'hommes mêlés à cette pratique. Par des abstractions, il est impossible d'atteindre complètement le réel. Une doctrine vivante peut être examinée à trois points de vue différents :

1. On étudiera l'histoire des conceptions des auteurs de la doctrine et on tâchera de mettre en évidence les divers aspects de leurs thèses ;
2. On groupera en masses homogènes les diverses propositions ; on cherchera à définir exactement ces groupes et à déterminer les contradictions qui existent entre eux ;
3. On se demandera comment la théorie agit dans le monde et comment elle reçoit la réaction de l'histoire contemporaine.

Plus on avance vers le réel, plus on s'éloigne du premier point de vue ; mais aussi les exposés perdent en clarté au fur et à mesure que l'on entre davantage en contact avec l'action. D'autre part des doctrines de ce genre n'apparaissent jamais à celui qui les étudie pour en pratiquer les enseignements, comme elles ont été formulées par leurs créateurs ; ceux-ci ont été préoccupés de beaucoup de questions qui n'intéressent plus leurs successeurs ; on a, d'ailleurs, fait souvent la même observation à propos de toutes les grandes découvertes scientifiques.



Je commencerai par examiner les formules que l'on relève le plus souvent dans l'œuvre de Marx et d'Engels ; ce sont les plus abstraites et les moins fécondes, quoique les plus connues.

Dans bien des cas, Marx, parlant des relations que l'on peut établir entre l'état des forces productives et le régime social d'un pays, ne dépasse pas la simple considération de la dépendance de simultanéité ; il dira par exemple que les moyens de travail sont les indices (Anzeiger) des rapports sociaux et qu'ils peuvent servir à distinguer les époques économiques, comme les fossiles servent à connaître les races d'animaux éteints (Le Capital, p. 77, col. 2 ; allemand, p. 142). Il ajoute que les auteurs qui écrivent sur le préhistorique n'établissent pas leurs classifications d'après de prétendus approfondissements historiques, mais d'après le matériel des outils et des armes. Il n'y a rien là que de très simple.

Mais presque toujours les formules marxistes renferment quelque chose de plus, des souvenirs de List, sur lesquels il est nécessaire d'insister. List voulait persuader aux princes allemands qu'ils pouvaient diriger le pays dans la voie du progrès en s'occupant de construire beaucoup de voies ferrées et en établissant des tarifs douaniers convenables. Faire naître de nouvelles forces productives, c'était, pour List, préparer une civilisation supérieure. Marx a été fortement influencé par ces idées ; mais il leur a fait subir une double transformation : d'une part, il a restreint les forces productives aux procédés techniques de production ou de transport et à la population ; d'autre part, il a rejeté la théorie de l'État qui est si caractéristique chez List. Pour Marx, les forces productives sont des données de l'histoire, dont l'origine est très variable et généralement obscure et qui se présentent à peu près comme des espèces naturelles. Quelles que soient les causes de la formation de ces forces productives, elles échappent d'une manière presque complète à l'action du prolétariat ; tandis que List voulait convaincre les capitalistes et les chefs d'État allemands, c'est-à-dire les hommes qui peuvent avoir une certaine influence raisonnée sur le progrès industriel, Marx écrit pour les ouvriers, c'est-à-dire pour la masse qui reçoit l'impulsion donnée par des maîtres de fabrique ; c'est pourquoi l'origine des forces productives ne lui semble pas devoir faire l'objet d'une étude, alors que pour List cette origine était l'objet principal de la science économique. Dans le monde actuel, la concurrence acharnée des capitalistes est la source du mouvement le plus important d'accroissement des forces productives, et cette concurrence fonctionne presque automatiquement.

Nous arrivons ainsi à mettre en évidence un des traits les plus essentiels de la philosophie marxiste : c'est une philosophie prolétarienne, comme dit M. Andler (Commentaires sur le Manifeste communiste, p. 207). Il s'agit d'éclairer les hommes qui participent au mouvement socialiste actuel et de les mettre à même de raisonner au moyen des enseignements que fournit l'histoire. M. Croce appelle Marx « le plus remarquable continuateur de Machiavel », et il admire l'esprit politique avec lequel il a guidé « de ses conseils le mouvement socialiste international » (op. cit., p. 179) ; mais en même temps il signale que la forme de ses conseils est souvent paradoxale. Il faut avoir toujours présent à l'esprit le point de vue de la pratique socialiste quand on veut comprendre Marx.

De tout temps on a voulu tirer de l'histoire des enseignements pour le présent ; mais presque toujours le philosophe prétendait ainsi entraîner les hommes dans une voie autre que celle qu'ils suivaient ; les conseils que Machiavel a donné à ses contemporains furent très inutiles parce que ceux-ci ne se souciaient nullement de travailler à la formation d'une Italie fortement administrée et ayant une sérieuse armée. Marx, au contraire, a trouvé dans la société de son temps une organisation ouvrière qui s'était formée dans les agglomérations urbaines de la grande industrie et qui poursuivait déjà des fins révolutionnaires. Il a raisonné sur cette situation et il a cherché à éclairer le prolétariat. Il faut même ajouter qu'il a toujours cru que toute l'organisation ouvrière finirait pas prendre les formes que l'on observe en Allemagne, formes qui lui semblaient être les mieux adaptées à la mission révolutionnaire du prolétariat ; aussi ne faut-il pas s'étonner si le trade-unionisme anglais du nouveau modèle (celui qui se forma après 1848) lui était peu sympathique et n'a pas été étudié d'une manière approfondie par lui.

C'est en raison de leurs préoccupations pratiques que Marx et Engels se montrent si souvent affirmatifs dans leurs conseils ; quand ils cherchent à mettre les ouvriers en garde contre des imprudences, ils affirment avec une autorité doctrinale, qui ne doit pas nous faire illusion aujourd'hui ; il faut toujours chercher en vue de quelles fins ces conseils étaient donnés et ne pas les transformer en lois de l'histoire.

Pour que l'histoire puisse servir à donner des conseils pour le présent, il faut que son étude soit dirigée de manière à pouvoir distinguer dans les sociétés ce qui échappe presque aussi complètement à notre volonté raisonnée qu'un phénomène naturel - et ce qui dépend de notre volonté raisonnée. Ce principe jette une grande clarté sur l'interprétation du marxisme ; ajoutons que Marx a toujours en vue la volonté raisonnée du prolétariat organisé dans le monde capitaliste.

Marx a emprunté à Hegel ses vues sur le mécanisme de l'économie ; ce serait Hegel, d'après M. Andler, qui aurait « le premier dit la société civile régie par des nécessités analogues à celles qui président à la naissance des mondes » (L'Origine du socialisme d'État en Allemagne, p. 149). Il est facile de voir qu'Engels raisonne presque toujours sur la nécessité économique moderne comme faisaient les économistes classiques (cf. Le Devenir social, août 1896, p. 732, et mars 1897, p. 235).

La société civile forme comme un deuxième monde de la nature <sup>1</sup>, dans lequel n'existe aucun plan d'ensemble raisonné ; tout y est livré à l'anarchie et cependant de la rencontre des hasards naît un ensemble offrant assez de régularité pour faire l'objet d'une étude ; on peut la comparer à une vie végétative. Dans les temps modernes, on a constitué une science spéciale, l'économie politique, pour déterminer la loi de coordination que l'on peut reconnaître dans la société civile au moyen d'abstractions ; il a été même possible de donner à cette science une forme mathématique. En 1859 Marx appelle l'économie

<sup>1</sup> Pour bien comprendre ce que Marx appelle tantôt naturel, tantôt nécessaire, il est bon de se reporter au début du paragraphe relatif à la législation de fabrique (Capital, p. 208, vol. I ; allemand, p. 446) et de lire ensuite l'exposé historique du mélange inextricable des causes qui a engendré la nécessité de cette législation (Capital, pp. 119-129 et pp. 211-213 ; allemand, pp. 241-262 et pp. 453-460).

politique l'anatomie de la société civile, parce qu'elle décrit un schéma qui ressemble à un squelette ; je pense qu'il fait surtout allusion dans ce passage aux Principes de Ricardo.

Il appelle la société civile : la structure économique de la société ; ou encore l'ensemble des rapports de la vie matérielle. Au-dessus, il conçoit une superstructure juridico-politique et l'ensemble des doctrines qui forment la vie propre de l'esprit, au moyen desquelles l'homme se rend compte de l'activité sociale. Marx ne pense pas que l'on doive caractériser une époque par les théories, comme le croyaient beaucoup de ses contemporains ; c'est, au contraire, l'organisation et le fonctionnement de la vie sociale qui devront servir à caractériser une théorie et à en donner le véritable sens historique. Engels écrira plus tard dans sa brochure sur Feuerbach : « Au lieu d'expliquer l'histoire de la Grèce antique par son propre développement, Hegel affirme simplement qu'elle n'est autre chose que l'élaboration des configurations de la beauté et la réalisation de l'œuvre d'art. [...] Nous ne pouvons plus, à l'heure actuelle, nous contenter d'une pareille explication qui n'est que du verbiage. » (Religion, philosophie, socialisme, p. 216.) Tout le monde admet sans peine aujourd'hui que l'esthétique d'un peuple n'explique pas son histoire, mais devrait être éclairée plutôt par cette histoire.

Dans l'Anti-Dühring, Engels commente encore les doctrines de Marx de la manière suivante : « La structure économique d'une société donnée forme toujours la base réelle que nous devons étudier pour comprendre toute la superstructure des institutions politiques et juridiques, aussi bien que les manières de voir religieuses, philosophiques et autres qui lui sont propres. [...] La route était ouverte qui allait nous conduire à l'explication de la manière de penser des hommes d'une époque déterminée par leur manière de vivre, au lieu de vouloir expliquer, comme on l'avait fait jusqu'alors <sup>1</sup>, leur manière de vivre par leur manière de penser. » (p. 121.)

Les contemporains de la jeunesse de Marx avaient cru que l'on ne pouvait produire une réforme profonde de la société à moins de créer tout d'abord une nouvelle religion, ou, tout au moins, une philosophie résolvant les problèmes que les religions avaient posés. C'est une des thèses que Marx rejetait avec le plus de force ; elle a en effet des conséquences pratiques fort considérables au point de vue de l'organisation du prolétariat. Feuerbach avait affirmé que « les périodes de l'humanité ne se distinguent que par des transformations religieuses » (Engels, op. cit., p. 194) ; Marx pensait, au contraire, que l'homme construit la dogmatique religieuse en raison des conditions sociales ; il a appelé dans Le Capital la religion un nuage qui nous cache la réalité des rapports (Capital, p. 31, col. 2 ; allemand, p. 46). Engels dit qu'à la fin du Moyen Âge, toute idéologie ayant été fortement liée à la théologie, les tentatives de révolution se présentèrent avec une justification théologique, et qu'en 1789 on fit seulement appel à des théories juridiques ou politiques (op. cit., p. 195).

Il n'est pas inutile de montrer par des exemples comment les justifications juridiques se rattachent ainsi au monde de la vie matérielle. Au haut Moyen Âge les seigneurs et les abbayes organisèrent la mise en culture du sol ; mais

<sup>1</sup> Engels se réfère à la date de ses premières relations avec Marx vers 1844.

dès que l'agriculture devint prospère elle chercha à s'affranchir des redevances traditionnelles ; enfin en 1789 on fit un dernier effet d'ensemble pour achever la libération. Nos pères crurent que les principes éternels du droit naturel les autorisaient à supprimer les charges féodales et les dîmes ; après la Révolution, aucune personne raisonnable ne demanda le retour à l'état ancien. En Écosse les descendants des anciens chefs de clan parvinrent à se faire reconnaître comme propriétaires des territoires sur lesquels leurs ancêtres n'avaient eu que des droits seigneuriaux et expulsèrent les paysans comme de simples locataires : cela fut regardé comme ayant produit des résultats bienfaisants pour le pays l'éviction des anciens vassaux de la duchesse de Sutherland fit beaucoup de scandale durant la première année du XXI<sup>e</sup> siècle ; plus tard l'opinion finit par approuver le fait accompli (L. de Lavergne, *Essai sur l'économie rurale de l'Angleterre*, 5<sup>e</sup> éd., p. 360 ; cf. *Le Capital*, p. 322-323 ; allemand, p. 695-696). Il est certain que, si l'on avait consulté le vrai sens des titres et des coutumes, on n'aurait point cru que le droit permettait ces liquidations ; mais on jugea, comme L. de Lavergne que, « dans les luttes du présent et de l'avenir contre le passé, l'histoire devait avoir tort. L'utilité était évidente si le droit n'était pas parfaitement établi » (op. cit., p. 345). Des marxistes diraient que le droit condamna ce que l'histoire avait déjà condamné.

L'exemple des transmutations de propriétés effectuées durant la Révolution a exercé une très grande influence sur l'esprit de Marx. On peut remarquer, d'une manière générale, que les juristes et les philosophes ne demeurent jamais en retard quand il s'agit de défendre la terre contre ses possesseurs malhabiles et les révolutions agraires se font toujours sans grand souci des droits acquis, Marx et Engels ont cru que le type classique de la révolution est celui dans lequel les forces productives, gênées jusque-là dans leur développement par des chaînes juridiques, parviennent à s'émanciper pour pouvoir prendre tout leur développement ; ils estimaient que la révolution prolétarienne ressemblerait ainsi beaucoup à la Révolution française et qu'elle serait justifiée comme avait été justifiée celle-ci. Ils observèrent qu'à la fin de l'Ancien Régime on avait condamné les survivances du Moyen Âge au nom des droits philosophiques peu de temps avant que la force les fit disparaître définitivement ; ils pensaient qu'une pareille condamnation de coutumes anciennes doit être interprétée comme un signe de l'imminence d'une révolution (*Misère de la philosophie*, préface d'Engels, p. 12). L'humanité, avait écrit Marx en 1859, ne pose jamais que les énigmes (*Aufgaben*) qu'elle peut résoudre.

Quand on veut quitter les expositions abstraites du matérialisme historique pour arriver aux applications, on est amené à tout ramener à une étude de la lutte de classe <sup>1</sup>. Presque tout le monde convient que l'histoire ne peut fournir d'enseignement pour le présent que dans la mesure où elle est à peu près indépendante de l'action des hommes exceptionnels et qu'elle dépend ainsi de

<sup>1</sup> Il faut observer que la préface de 1859, que l'on considère comme donnant l'exposition des thèses historiques de MARX, ne parle pas de la lutte de classes, bien que le Manifeste de 1847 affirme que « toute l'histoire de la société humaine jusqu'à ce jour est l'histoire de classes ». Il est bon d'observer qu'en 1859 Marx ne possédait pas sa théorie de la force de travail qui donne à l'économie du *Capital* sa forme caractéristique ; il est très probable qu'il n'était pas, à cette époque, non plus, complètement maître d'une théorie de la lutte de classes susceptible d'être exposée en formules abstraites.

l'action de masses humaines bien définies. L'originalité de Marx porte sur sa manière particulière de concevoir la division en classes.

Je crois qu'il est parti des états entre lesquels Hegel avait décomposé la société ; il s'agit de classer les hommes d'après leurs sources de revenu et de chercher quelles attitudes normales se rattachent à chaque mode d'existence : dans l'état agricole, par exemple, le paysan rapporte tout à la Providence, qui lui envoie, au hasard, des récoltes bonnes ou mauvaises ; dans l'état industriel et commercial, l'individu rapporte tout à son mérite personnel et réclame la liberté ! Marx s'est émancipé de toute conception d'un type unique de division. Il observe dans chaque pays les classes comme un phénomène naturel. Dans l'Allemagne de 1848, il distingue huit classes <sup>1</sup> : la noblesse féodale, qui avait conservé une grande partie de ses anciens pouvoirs sur les paysans ; - la bourgeoisie capitaliste et industrielle ; - les petits industriels et boutiquiers, qui jouèrent un rôle décisif à cette époque ; - les ouvriers urbains ; - les grands et moyens cultivateurs, qui faisaient cause commune avec la bourgeoisie antiféodale ; - les petits paysans libres, nombreux dans les pays rhénans fort obérés ; - les tenanciers d'anciens domaines féodaux, encore soumis à des charges provenant de l'Ancien Régime ; - les ouvriers agricoles.

Cette étude des classes a pour objet de définir les diverses manières d'agir que les hommes adoptent : un laboureur ne pense pas de la même manière qu'un propriétaire ordinaire, un tenancier soumis à des corvées d'origine féodale comme un fermier. Ces conceptions juridiques distinctes se forment d'après les conditions traditionnelles ; et on sait que les conceptions juridiques exercent une influence prépondérante sur notre pensée et notre conduite <sup>2</sup>. Il y a lieu de faire ici une distinction entre ce qui est naturel et ce qui se rapporte à l'esprit : les contours des groupes sociaux sont des phénomènes constatables avec assez de précision, qui se modifient difficilement et dont les changements échappent à peu près totalement à l'action du législateur ; ce sont des phénomènes naturels ; mais il faut tenir compte aussi de la formation de la conscience des classes, qui ne se produit pas d'une manière mécanique. Des groupes peuvent être de simples agrégats, et alors Marx les compare à un sac de pommes de terre (La Lutte des classes en France. Le XVIII Brumaire, trad. franç., p. 346) ; quand la classe a atteint sa pleine maturité, elle est caractérisée par le sentiment de l'unité et l'organisation nationale.

Dans le passé, la classe dirigeante a possédé une solidarité exceptionnelle, parce qu'elle avait à sa disposition des institutions propres à faire valoir ses aspirations : elle ne trouvait devant elle que des groupes ayant peu de cohésion et peu capables de se former des systèmes juridiques. Les conceptions que la classe dominante adopte sur le droit public et le droit privé s'incorporent dans la législation, et les historiens ont pris l'habitude de les considérer comme les idées dominantes de la nation. Aujourd'hui, nous assistons à un spectacle tout différent : la bourgeoisie est divisée et émiettée ; elle perd toute

<sup>1</sup> KAUTSKY, dans son livre sur La lutte des classes en France en 1789, établit des divisions encore plus nombreuses pour l'ancienne France.

<sup>2</sup> MARX reproduit cette phrase célèbre de Linguet : « L'esprit des lois c'est la propriété » (Kapital, allemand, p. 704, note. Cette observation manque dans l'édition française). - Ailleurs, commentant et justifiant sa préface de 1859, il dit : « Le secret de l'histoire de la république romaine, c'est l'histoire de la propriété foncière » (Capital, p. 32, col. 2, note ; allemand, p. 48, note. - Cf. Capital, p. 321, col. 1, note 1 ; allemand, p. 692, notes 211).



cohésion ; elle n'a plus guère d'idées d'avenir, tandis que dans les masses ouvrières se produit un travail d'unification des idées. La propagande socialiste n'a pas d'autre but que de produire une unité de vues et de tendances.

On a souvent objecté à la théorie marxiste qu'on ne saurait concevoir une société divisée en deux classes antagonistes, surtout quand cet antagonisme porte sur les points essentiels des théories juridiques ; or c'est ce qui devrait exister si vraiment le monde moderne était livré à la lutte de la bourgeoisie et du prolétariat. La difficulté disparaît quand on réfléchit au rôle des conceptions juridiques : le droit a pour but d'établir des divisions rigoureuses là où l'opinion commune aperçoit une continuité ; ses formules créent des séparations absolues (que dans la pratique le juge doit atténuer quand il faut appliquer les principes aux faits). Cette division rigoureuse des idées par rapport au droit explique comment il est possible de parler des classes comme des corps séparés ; cette séparation n'existe que dans la mesure où les consciences juridiques des classes sont nettement séparées, ainsi que cela a lieu quand le prolétariat est animé de l'esprit révolutionnaire et qu'il a subi la propagande marxiste.

Toute philosophie qui prétend tirer de l'histoire tout ce que celle-ci peut fournir pour expliquer un mouvement contemporain et pour l'éclairer dans sa marche, est amenée à se faire une idée générale du développement historique et à regarder le passé comme la préparation de l'avenir qu'elle espère voir réalisé. Marx ne pouvait d'ailleurs échapper à l'influence de l'école hégélienne qui avait considéré l'histoire comme formant un système ; dans la préface de 1859, il disait que le capitalisme est le dernier terme de la préhistoire et que les moyens de faire disparaître les antagonismes actuels existaient déjà dans le monde. Dans l'Anti-Dühring, Engels développe cette conception : l'anarchie dans la production va disparaître et sera remplacée par une administration raisonnée ; les hommes vont devenir maîtres de leur organisation sociale, parce qu'ils agiront en pleine connaissance de cause l'humanité sortira du règne de la fatalité pour entrer dans celui de la liberté cette fatalité qui accablait tous les individus était le résultat de l'anarchie même, par suite de l'entraînement de toutes les activités (op. cit., p. 148 et 214).

La notion de la préparation joue un grand rôle dans le mouvement socialiste contemporain ; pour que des masses ouvrières ne s'arrêtent pas à recueillir paisiblement les fruits immédiats de leurs luttes, il faut qu'elles aient une forte conviction qu'elles sont portées en avant par une force invincible ; le soldat qui demande du repos est impropre à la guerre ; Gédéon renvoya chez eux tous ses compagnons qui n'avaient pas la vocation de la victoire. Dans tous les pays où le socialisme est fort, le prolétariat a acquis la conviction qu'il est appelé à réaliser une destinée historique et à être bientôt vainqueur. L'expérience de l'Église nous montre que le catholicisme aurait probablement péri s'il n'avait eu une foi inébranlable dans les promesses faites à saint Pierre. L'expérience nous prouve aussi que, là où cette confiance dans l'avenir faiblit, la force actuelle disparaît rapidement ; c'est pourquoi la social-démocratie allemande tient tant à conserver ses formules absolues, craignant toujours de voir ses troupes se débander. Lorsque Bernstein a cherché à montrer que la préhistoire n'était pas sur le point de se terminer ; que le passage de la nécessité à la liberté (qui doit caractériser la révolution conçue par Marx et Engels) peut se produire lentement par le progrès de la législation sociale ;

que la certitude du succès dépend d'un long travail d'éducation des masses populaires, il a soulevé un grand scandale dans son parti et a été mal compris.

Les nécessités de propagande ont eu une grande influence sur les exposés des écrivains marxistes, qui ont été amenés à employer un langage fataliste, qui dépasse beaucoup les thèses de la philosophie de Marx <sup>1</sup>. Il ne faut pas oublier qu'il n'existe guère d'autre littérature marxiste que celle qui a été faite pour l'enseignement populaire ; presque tous les écrits d'Engels ont paru dans des journaux ; l'Anti-Dühring lui-même n'est qu'un recueil d'articles du Vorwaerts. On ne saurait trouver dans une pareille littérature des propositions toujours parfaitement pondérées.

Dès que l'on considère l'histoire du point de vue de la préparation, elle apparaît d'une manière tout à fait spéciale ; notamment on cesse de juger les hommes ; on ne prétend plus apprécier le bon et le mauvais côté de leur conduite, on n'a plus qu'un souci : savoir dans quelle mesure les institutions anciennes ont servi à préparer le présent. Il faut ici distinguer, encore une fois, le matériel et le spirituel : pour que la révolution se produise suivant la conception marxiste, il faut que le régime capitaliste ait achevé son rôle d'organisateur des nouvelles forces productives ; il faut aussi que le prolétariat se soit rendu capable de les conduire. M. Croce dit avec raison que le marxisme est une méthode politique ayant pour objet « d'aider au développement complet de la bourgeoisie et d'éduquer politiquement la classe destinée à lui succéder » (op. cit., p. 179).

La préparation spirituelle des classes ouvrières a été souvent prêchée par Marx et Engels ; l'Internationale avait pour objet de travailler à cette formation de l'esprit ; Engels avait une si haute idée de l'importance de cette éducation qu'il a écrit à la fin de sa brochure de Feuerbach ces phrases qui peuvent paraître paradoxales « Dans la classe ouvrière, le sens théorique allemand s'est conservé inaltéré [...] Le mouvement ouvrier allemand est l'héritier direct de la philosophie classique allemande <sup>2</sup>. » Marx et Engels voulaient que la formation de l'esprit populaire résultât d'un travail fait dans le sein même du prolétariat, que ce fût une éducation de classe, résultant « des nécessités de la lutte pratique et de l'échange des idées qui se fait dans les sections », comme le dit la circulaire de l'Internationale lancée en 1871 contre Bakounine.

C'est en raison de cette double préparation qu'Engels a jugé l'esclavage antique d'une manière si peu sentimentale : « Tout notre développement économique, politique et intellectuel suppose un état où l'esclavage était aussi

<sup>1</sup> Dans la préface à l'édition russe du Manifeste, MARX, en 1882, considérait l'avenir de la Russie comme pouvant être variable. On vient de publier une lettre de lui, encore plus significative sur la Russie, à la suite du livre de NICOLAS-ON : Histoire du développement économique de la Russie depuis l'affranchissement des serfs, pp. 508-509 et p. 473.

<sup>2</sup> Je crois utile de reproduire ici les conclusions d'un article de G. PLEKHANOFF sur la philosophie de Hegel : « Nous savons qu'il n'y a pas un seul peuple qui porte un nouveau principe historique universel, mais que cela est fait par une classe déterminée, le prolétariat, dans tous les peuples civilisés. Nous ne serons pas infidèles à la philosophie de Hegel en disant qu'en face du prolétariat révolutionnaire toutes les classes ne comptent dans l'histoire universelle qu'autant qu'elles ont favorisé ou empêché le mouvement prolétarien. Tendre délibérément vers un grand but historique, voilà le legs politique de la philosophie idéaliste » (Ère nouvelle, novembre 1894, p. 280.)

nécessaire que généralement reconnu. En ce sens, nous sommes fondés à dire : sans esclavage antique, pas de socialisme moderne » (Devenir social, août 1896, p. 730).

Le processus de la préparation matérielle est d'autant plus facile à saisir que l'on examine des temps plus rapprochés de nous ; nous pouvons, dans l'Europe moderne, apercevoir une série de formes économiques qui dérivent de causes confuses, multiples, et le plus souvent anonymes ; à chaque instant, il faut adopter des solutions dont l'ajournement produirait une déchéance immédiate ; pour sauver la prospérité d'aujourd'hui, les capitalistes créent des ferments de changement, qui ne cessent de se développer (cf. Capital, p. 211, col. 1 et 2 ; allemand, p. 453). Les intérêts et les passions humaines créent un état général de tension qui n'a, probablement, jamais existé à un tel degré ; il résulte de là une régularité remarquable dans le mouvement industriel ; et par suite l'esprit est amené à concevoir l'histoire sociale comme une évolution physiologique ; plus d'une fois certainement les marxistes, tout comme les économistes, ont transporté dans l'étude du passé la notion d'un mouvement analogue à celui qui existe sous nos yeux : ce sont là des erreurs de fait qui ne doivent pas être opposées à la doctrine.

L'historien ne se place pas au même point de vue que le philosophe ; il n'a qu'un but tout professionnel et il demande ce que M. Croce appelle des canons d'interprétation historique (op. cit., p. 128). Toute philosophie possède cette propriété d'étendre son influence bien au-delà des limites qui constituent son vrai domaine ; le philosophe groupe autour d'un centre et établit des liaisons ; l'historien demande qu'on coupe la liaison et qu'on lui donne des thèses isolées. Comme on pouvait s'y attendre, celles que fournit le matérialisme historique ne peuvent être complètement originales ; l'originalité d'une théorie n'existe que tout autant qu'elle est placée là où elle doit être, par rapport à son centre. Voici les six thèses qui me semble résulter de ce travail de dislocation :

a) Pour étudier une époque, il est très utile de chercher comment la société se divise en classes ; celles-ci sont distinguées depuis les conceptions juridiques essentielles qui se rattachent à la manière de former les revenus dans chaque groupe.

b) Il y a lieu d'écarter toute explication atomistique ; il n'y a pas lieu de chercher comment se forme la combinaison des psychologies individuelles ; ce qui est directement observable, c'est la combinaison elle-même ; c'est ce qui se rapporte aux masses. Les pensées et les activités des individus ne sont pleinement intelligibles que par leur liaison avec les mouvements des masses ;

c) On jette beaucoup de lumière sur l'histoire quand on peut exposer l'enchaînement qui existe entre le système des forces productives, l'organisation du travail et les rapports sociaux qui règlent la production.

d) Les doctrines religieuses et philosophiques ont des sources traditionnelles ; mais bien qu'elles tendent à s'organiser comme des systèmes complètement fermés aux influences antérieures, elles ont d'ordinaire quelque connexion avec les rapports sociaux contemporains ; elles sont, à ce point de



vue, des réflexions que forme l'esprit sur les conditions de la vie et souvent des tentatives d'explication de l'histoire par la dogmatique.

e) L'histoire d'une doctrine n'est complètement élucidée que si l'on peut la rattacher à l'histoire d'une groupe social qui fasse profession de développer et d'appliquer cette doctrine (influence des juristes).

f) Si toutes les révolutions n'ont point pour effet de permettre une plus grande extension des forces productives, gênées dans leur développement par une législation surannée, il est très essentiel d'examiner la transformation sociale à ce point de vue et de chercher comment les idées juridiques se transforment sous la pression du besoin que le monde éprouve d'affranchir l'économie.

M. HALÉVY renouvelle sa question et demande à M. Sorel de vouloir bien apporter quelques éclaircissements sur le sens qu'il donne aux termes « théorie » et surtout « pratique » dans son interprétation, en quel sens il entend ces mots lorsqu'il définit le matérialisme historique comme subordonnant la théorie à la pratique.

M. SOREL dit qu'il existe d'une manière incontestable un mouvement ouvrier qui est essentiellement révolutionnaire. Marx et Engels ont considéré un aspect particulier de ce mouvement, celui qu'ils pouvaient observer dans les groupes allemands qui leur étaient dévoués ; et c'est toujours en vue de cette activité toute particulière qu'ils ont raisonné sur l'histoire, cherchant à lier leur action pratique à leurs théories.

M. HALÉVY ne conteste pas que telles puissent être les préoccupations réelles auxquelles Marx a obéi. Mais ce n'est pas ainsi que l'on doit entendre, dans un essai de définition du matérialisme historique, les termes de « théorie » et de « pratique ». Ce n'est pas ainsi, en particulier, que M. Andler, auquel M. Sorel paraît souvent se référer, entend ces deux termes. Par « théorie », M. Andler entend l'ensemble des idées par lesquelles les hommes traduisent et expriment les relations sociales que leurs conditions économiques d'existence leur imposent ; par « pratique » l'invention des instruments de travail, permettant aux hommes « de gagner leur vie avec un certain outillage, et avec la division du travail que cet outillage requiert » (Manifeste communiste, Commentaire, p. 207). Si l'on définit ainsi la « théorie » et la « pratique », rien n'est changé à la définition couramment admise du matérialisme historique ; l'emploi des termes nouveaux est certainement licite, peut-être commode. Il en va autrement, et l'on fausse le marxisme, si par « pratique » on entend non pas « l'activité technique », mais la propagande de l'idée socialiste.

M. SOREL. - Quand j'ai parlé de l'union de la théorie et de la pratique, j'ai entendu cette union dans le sens qu'on lui donne dans les sciences dites d'application ; j'ai voulu dire que la théorie et la pratique s'appliquent à un seul même groupe de phénomènes. L'interprétation historique donnée par Marx et Engels doit servir à éclairer le mouvement ouvrier, qui se développerait, sans cela, d'une manière purement empirique, ou hasard des circonstances. Ils ont cherché à justifier le mouvement en prouvant qu'il peut aboutir et que le

prolétariat peut accomplir cette mission révolutionnaire, qui était, à leurs yeux, l'essentiel de toute l'agitation prolétarienne moderne. Il s'agit d'éclairer une activité sociale, comme une théorie physique éclaire une pratique industrielle. Une lutte de classes n'existerait pas sans les idées ; dès que les hommes entrent en lutte, ils se forment des convictions et ont, le plus souvent, recours à toutes les ressources que peut leur fournir leur imagination pour « ennoblir leurs luttes ». Au commencement du XVIII Brumaire, Marx dit :

« Si peu héroïque que soit la société bourgeoise, il n'en avait pas moins fallu l'héroïsme, le sacrifice, la Terreur, la guerre civile, les batailles, pour la mettre au monde. Et ses gladiateurs trouvaient dans les traditions classiques de la République romaine, les illusions dont ils avaient besoin pour se dissimuler à eux-mêmes l'objet bourgeoisement étroit de leurs luttes et maintenir leur passion à la hauteur de la grande tragédie historique. C'est ainsi qu'à une autre période de l'évolution, Cromwell et le peuple anglais avaient emprunté à l'Ancien Testament la langue, les passions et les illusions de leur révolution bourgeoise » (op. cit., pp. 193-194). De même Engels dans sa brochure sur Feuerbach dit, à propos des révoltes de la fin du Moyen Âge : « Pour déchaîner une tempête dans les masses, on dut leur présenter leurs propres intérêts sous un déguisement religieux, » (op. cit., p. 227.)

M. HALÉVY. - Si Marx et Engels se sont ainsi exprimés, alors ils ont été fidèles à la thèse du matérialisme historique, telle que l'un et l'autre la définissent. Mais n'oublions pas que Marx a été à la fois un homme d'action, un chef de parti et un théoricien. Je crois qu'il serait dangereux de chercher l'expression de sa pensée philosophique dans des écrits d'occasion où il parle le langage de l'homme de parti, du polémiste, et non dans le grand ouvrage où il a donné à l'expression de sa pensée, une forme réfléchie et longuement mûrie. Il me semble d'ailleurs que les dernières observations de M. Sorel nous font passer à l'examen de ma première question. Y a-t-il, selon Marx, des actions et des réactions entre l'état des forces productives, d'une part, et, d'autre part, l'état des croyances juridiques, politiques, morales, etc. ? Ou bien le matérialisme historique ne consiste-t-il point par définition à exclure l'hypothèse d'une réaction du juridique, du politique, du moral, etc., sur les formes de la production matérielle ?

M. SOREL. - La philosophie de Marx ne peut être bien connue quand on s'en tient aux exposés abstraits, qui sont, d'ailleurs, fragmentaires et peu nombreux ; il faut, pour en pénétrer le véritable esprit, porter toute son attention sur ce qui est vraiment essentiel, c'est-à-dire sur la formation de la conscience de classe ; or, pour arriver à cette formation, il faut agir sur l'esprit des hommes en utilisant toutes les ressources que peut fournir la propagande. S'il en était autrement, le socialisme n'aurait aucune raison d'être et il ne faudrait pas oublier que Marx n'a pas cessé de chercher les moyens de créer la propagande socialiste la plus active.

M. HALÉVY. - Une fois de plus, je ne saurais regretter, avec M. Sorel, de ne posséder, de la philosophie de Marx, que « des exposés abstraits, fragmentaires et peu nombreux ». Car, dans le premier volume du *Capital*, nous possédons un essai d'application extrêmement général, extrêmement systématisé, extrêmement médité, de cette philosophie. Or, dans ce grand ouvrage, je

cherche vainement un seul exemple d'une réaction de l'élément religieux ou juridique sur l'élément économique.

M. SOREL. - Dans le Capital on ne peut s'attendre à trouver tout le matérialisme historique, ni même ce qui est essentiel ; dans ce livre Marx ne s'occupe que de phénomènes les plus simples de la société et il les considère presque toujours sous une forme tout à fait abstraite. Il s'agit surtout de l'échange et de ce qui s'y rapporte ; il n'y a rien de plus abstrait dans toute l'économie.

M. HALÉVY. - Vous pouvez, à votre point de vue personnel, considérer les phénomènes en question comme abstraits. Marx ne les considère pas moins comme étant l'élément concret, réel, de l'histoire, celui qui supporte tout le reste. C'est l'évolution des formes de l'échange, soumise à l'action de l'évolution, plus profonde encore, des formes de production, qui commande tout l'évolution de l'humanité, selon Marx.

M. SOREL. - Les développements donnés dans le Capital sont limités à une période moderne ; pour les temps anciens, il n'y a que des allusions assez rapides ; Marx commence ses études sur l'Angleterre après l'abolition du servage (Capital, p. 316, col 1 ; allemand, p. 682). Durant l'époque moderne les rapports juridiques entre patrons et ouvriers sont réduits à la plus grande simplicité ; il n'est donc pas étonnant que l'on ne trouve pas grand-chose dans le Capital sur les influences que le droit peut avoir sur l'économie.

M. HALÉVY. - Deux parts sont à distinguer dans le premier volume du Capital l'une, qui va de l'origine même de l'échange jusqu'à la naissance du Capital l'autre qui va de la naissance du Capital pour aboutir à la banqueroute de l'échange, à l'avènement du collectivisme. De celle-ci seulement, on peut dire qu'elle repose sur une véritable documentation historique ; et elle ne concerne que les temps proprement modernes, étudiés presque exclusivement par rapport à l'Angleterre. La première partie n'en est pas moins là, traitée sous une forme abstraite, souvent rebutante, avec tout l'appareil de la dialectique hégélienne ; elle nous fait remonter jusqu'au jour où, pour la première fois, deux familles au sein de chacune desquelles régnait le communisme primitif échangeaient entre elles le superflu du produit de leurs travaux respectifs. L'étendue de la période historique embrassée par le Capital est donc singulièrement plus vaste que ne semble dire M. Sorel.

M. SOREL. - La partie historique la plus considérable du Capital est celle qui a trait à ce que l'auteur appelle, d'après Adam Smith, l'accumulation primitive ; l'objet des recherches de Marx dans cette partie de son œuvre est très simple. Il nous apprend, au début du chapitre intitulé : Secret de l'accumulation primitive, qu'il veut montrer quelle est l'erreur de ceux qui croient (avec Thiers) que le capital primitif est sorti de l'épargne (Capital, p. 314 ; allemand, p. 679). Bien loin que le capitalisme débute par une idylle, il a eu pour origine des rapines, des guerres, des actes de violence de tout genre ; la richesse put ainsi être accumulée entre les mains de quelques-uns et la masse des paysans, dépouillée de propriété, fournit des bras pour l'industrie. Marx n'a donc à écrire ici que des phénomènes très simples, qui ne comportaient guère de considérations relatives à la réaction du droit sur l'économie. Il a été amené, à plusieurs reprises, à affirmer qu'en fait et contrairement aux opinions émises

par des apologistes du christianisme ou des idées libérales, ni l'esprit protestant, ni la glorieuse révolution de 1688 n'ont eu d'influence pour arrêter le courant de violences. Il aurait complété fort heureusement son œuvre s'il avait montré par quelles voies les hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle justifiaient par des arguments juridiques tout ce travail ; ce complément aurait jeté une grande lumière sur les procédés que suit le droit historique pour se constituer ; il ne l'a pas fait et cela n'était pas, d'ailleurs, nécessaire pour le but très limité de son œuvre.

M. HALÉVY. - Puisque M. Sorel attire notre attention sur le chapitre XXIV du *Capital*, je lui demanderai de bien faire attention à l'importance singulière de ce chapitre dans l'ensemble de l'ouvrage. Il ne s'agit pas, ici, pour Karl Marx, d'étudier un certain nombre de phénomènes économiques, pris en eux-mêmes. Marx commence par étudier (section 1 : le Secret de l'accumulation primitive) sous l'action de quelles violences, nécessitées par l'évolution économique (Kap., I, 715), le premier capital a été formé : il finit par dire (section VII : Tendances historiques de l'accumulation capitaliste) comment l'accumulation et la concentration croissante du capitalisme aboutissent, par un processus nécessaire et purement économique, à la fin de l'échange, à l'expropriation des capitalistes, à une transformation totale, juridique et philosophique, de la société.

M. SOREL dit que ce qu'il y a de vraiment essentiel dans le matérialisme historique c'est la théorie des classes : d'une part il y a dans la société des groupes que l'on peut dans une certaine mesure qualifier de naturels ; leurs délimitations dépendent de la manière commune de vivre, et de là résulte une certaine communauté de vues sur les rapports sociaux ; d'autre part il se développe dans certains de ces groupes un état d'esprit qui peut rendre le groupement très compact et le séparer très nettement de tous les autres. On ne peut pas prendre uniquement pour base le *Capital* parce que la nature même des recherches que Marx entreprend dans cet ouvrage, ne le conduit pas à expliquer les rapports généraux du droit avec tout l'ensemble de la vie sociale.

M. HALÉVY. - Que l'histoire vraie du droit, l'histoire du droit expliqué par son essence réelle, c'est l'histoire des moyens de production et d'échange, telle me semble être, au contraire, la signification manifeste de tout l'ouvrage de K. Marx. Ou bien qu'est-ce que le matérialisme historique ?

M. SOREL. - Le terme matérialisme historique se justifie par ce fait que Marx veut prendre pour base de ses recherches les phénomènes matériels dans l'histoire, ce qui peut s'observer d'une manière scientifique (cf. Préface de 1859 et *Capital*, p. 162, col. 11, note 1 ; allemand, p. 336, note). Il entend se mettre ainsi à l'abri des théories répandues de son temps sur les lois du développement des principes qui se réaliseraient ensuite dans le monde. Dans la *Misère de la philosophie* (pp. 164-165) il s'élève avec force contre les philosophes qui prétendent subordonner l'histoire à des lois de tendance.

M. HALÉVY. - Cette définition du matérialisme historique est conforme à la lettre du marxisme, conforme à la conception courante de la doctrine du marxisme. Nous sommes donc bien près de l'accord. Je fais seulement des restrictions sur un point, lorsque M. Sorel semble assigner à la formation des classes, selon K. Marx, en outre des conditions purement économiques, des

conditions d'ordre intellectuel ou idéal. Cela n'est plus du matérialisme historique.

M. SOREL dit que ces idées et tendances de chaque classe dépendent d'un travail de l'esprit, qui résulte des traditions, des expériences, des luttes journalières, de tout ce que l'on peut appeler éducation dans le sens le plus large. Marx et Engels ont toujours attaché beaucoup d'importance à l'éducation socialiste du peuple.

M. RAUH. - Il est très important d'étudier chez Engels la conception du matérialisme historique ; elle est plus nette que chez Marx. Karl Marx ne parle de la conception matérialiste de l'histoire que par boutades, c'est Engels qui a surtout exposé cette théorie dans l'Anti-Dühring et dans ses lettres.

M. HALÉVY. - La différence de génie qui est entre Marx et Engels fait que je préférerais toujours m'adresser au maître plutôt qu'au disciple. Je refuse également les lettres auxquelles M. Rauh fait allusion, lettres écrites en 1894, dix ans après la mort de Marx, à un moment où le matérialisme historique, défini tant par ses partisans que par ses adversaires, de la manière que j'ai dit, était battu en brèche de bien des côtés. Pourquoi ne pas prendre pour base principale de la discussion la grande œuvre systématique du maître lui-même ?

M. RAUH. - Je n'aperçois pas pour mon compte de différence importante entre les lettres de l'Anti-Dühring. Mais l'Anti-Dühring était dirigé contre un professeur idéologue. C'est la raison pour laquelle Engels a insisté dans cet ouvrage plus que dans ses lettres sur son attitude réaliste. En ce qui concerne Marx, je crains que M. Halévy n' imagine tous les penseurs sur le modèle de son propre esprit naturellement systématique. On ne résume pas ainsi Marx en une formule. Il ne faut pas le juger sur les quelques phrases où il s'est explicitement prononcé sur la conception matérialiste, mais dégager sa pensée complexe de toute son œuvre, de toute sa vie. Car on ne peut pour des hommes d'action, pour des hommes qui n'ont pas séparé la pensée de l'action, isoler leurs théories et leur vie ; d'ailleurs, je le répète, jamais Marx n'a exposé systématiquement une théorie matérialiste de l'histoire.

M. SOREL. - Engels dit lui-même que Marx n'a presque rien écrit où cette théorie ne joue un rôle.

M. RAUH. - Marx a été préoccupé surtout de démasquer l'hypocrisie des classes bourgeoises qui couvrent leur égoïsme d'une idéologie menteuse. Il a pu être amené ainsi à donner à sa pensée une forme exagérée, polémique. L'Anti-Dühring et les lettres d'Engels publiées par Labriola, les articles auxquels Engels lui-même renvoie dans ces lettres, me paraissent être ici les documents importants.

M. HALÉVY. - Je ne sais si je procède d'une manière trop systématique en appliquant la méthode suivante. Marx est un économiste et un Allemand : il y a, dans la seconde moitié du XIXe siècle, un mouvement général de la pensée économique en Allemagne. Tous les économistes allemands sont d'accord (aux environs de 1850) pour reprocher à l'école de Ricardo ce qu'ils appellent son perpétualisme. Selon eux, l'économie politique a une histoire :

les lois qui la gouvernent sont des lois d'évolution, non des lois de permanence, des lois statiques. Sur ce point Marx est d'accord avec son adversaire Roscher et leurs deux doctrines rentrent dans un même genre. Il faut pourtant bien qu'une différence spécifique permette de définir la philosophie économique de Marx, en tant qu'elle se distingue de celle de Roscher, ou de n'importe quel autre historiste ; il faut expliquer pourquoi Marx et Engels ont choisi, pour désigner leur philosophie commune, l'épithète matérialiste. Tous deux nous le disent explicitement : la conception matérialiste de l'histoire voit dans l'évolution des formes de production la condition nécessaire et suffisante de l'évolution totale du genre humain.

M. RAUH. - La conception de Marx et d'Engels se distingue certainement de l'historisme. Mais il ne s'ensuit pas que la conception matérialiste soit aussi schématique que vous la faites. Pour en juger, encore une fois, il faut partir de cette idée qu'elle a été élaborée par des hommes d'action qu'on ne peut juger comme des philosophes de cabinet. Ceux-là même doivent-ils être jugés surtout sur leurs œuvres didactiques et non sur leurs opuscules, leurs articles, leurs lettres, etc. ?

M. COUTURAT. - Il vaut donc mieux prendre le matérialisme chez Marx où il est inconscient et chez Engels d'après les principes de M. Rauh.

M. RAUH. - Je n'ai pas dit que les convictions inconscientes méritaient seules d'être considérées, mais que la pensée d'un homme d'action, et en général d'un vrai penseur, devait être dégagée d'une multitude de travaux d'approche et que le livre pouvait n'en fournir qu'une expression inadéquate, grossière. Mais il faut distinguer tout de même entre une pensée et une boutade de polémiste. Or je crois - et M. Sorel est sur ce point de mon avis - que Marx n'a jamais parlé de la conception matérialiste qu'en passant et contre quelqu'un.

M. HALÉVY. - Pour une boutade, le Capital est une boutade bien pesante et bien prolongée. C'est un ouvrage médité pendant vingt années consécutives. Par ses méthodes de documentation, de travail, d'exposition, Marx demande à être traité comme un philosophe systématique beaucoup plus que comme un homme d'action.

M. RAUH. - Le Capital traite d'un autre problème. Prenons le matérialisme historique chez Engels qui en a fait l'objet de ses réflexions spéciales. Or cette conception est certainement, chez Engels, beaucoup moins schématique que vous ne la faites. Il n'a jamais dit que les idées ne sont pas un facteur de l'évolution. Il a même admis que le mouvement des idées peut précéder le mouvement économique qui y correspond. L'idéologie capitaliste était, selon Engels, plus développée au XVIIIe siècle en France, qu'en Angleterre, quoique le système de production capitaliste y fût moins avancé. Sa conclusion est que si l'on prend l'évolution en gros, on voit qu'en dernière instance, in letzter Instanz, le facteur le plus important est le facteur économique. Je me demande si dès lors on ne pourrait interpréter Engels dans le sens suivant. Une civilisation, quelle qu'elle soit, n'est assurée de vivre que le jour où elle a trouvé une forme de production correspondant à son idéologie. C'est le jour où l'idéologie bourgeoise s'est exprimée dans la forme de production capitaliste qu'il y a eu vraiment une civilisation capitaliste. La forme de production est



non une condition nécessaire, mais l'aboutissant nécessaire, le point terminal, la saillie de toute civilisation : Telle serait la conception matérialiste de l'histoire. Remarquons que, selon Marx et Engels, une société ne consent à se transformer que du jour où elle se sent capable de sauvegarder sa civilisation, son luxe. Pour se transformer intégralement une société nouvelle doit s'assurer et s'assurer en effet une certaine forme de production. Un idéal doit cesser d'être purement cérébral, se matérialiser. C'est à ce moment qu'il prend pied. En ce sens pourrait s'interpréter la formule de Marx qu'il a mis la dialectique de Hegel sur ses pieds. Cette interprétation dépasse peut-être, je le reconnais, quoiqu'elle demeure dans sa direction, la pensée d'Engels. Mais on peut affirmer en tout cas que jamais Engels n'a prétendu que la forme de la production fût la condition nécessaire et unique de tout mouvement d'idées. En ce qui concerne Marx, il est difficile d'être aussi affirmatif. Mais il est sûr que, dans le Capital, Marx a attaché une grande importance à l'état d'esprit général des classes, et en particulier de la classe capitaliste. L'évolution peut être hâtée ou retardée, selon le degré de civilisation plus ou moins avancé des classes en présence.

L'essentiel dans le Capital, c'est l'analyse du régime économique actuel. Il y a de plus une généralisation hardie de cette analyse - qui est la conception matérialiste - sur laquelle Marx dit peu de chose.

M. HALÉVY. - Je ne vois rien dans l'Anti-Dühring qui soit conforme à ce que j'appellerais le marxisme hétérodoxe de M. Rauh. N'est-ce pas d'ailleurs pour que se rencontre la définition classique de la conception matérialiste de l'histoire : « La structure économique de la société est toujours le fondement réel, par lequel toute la superstructure des institutions juridiques et politiques des conceptions religieuses, philosophiques et autres de chaque époque historique doivent s'expliquer en dernière instance. »

M. RAUH. - Les mots importants ici sont : en dernière instance. On en trouvera le commentaire dans les lettres publiées par Labriola. Il y est dit que le facteur idéologique peut précéder le facteur économique. C'est pourquoi j'ai cru pouvoir interpréter la pensée d'Engels en disant que, selon lui, la forme de production est l'aboutissant nécessaire de toute civilisation.

M. HALÉVY. - Non, mais plutôt le point de départ. La théorie de M. Rauh est intéressante. Est-elle marxiste ? M. Rauh reconnaît qu'elle n'est pas tout à fait la théorie d'Engels, et que la théorie d'Engels n'est plus tout à fait la théorie de Marx. Il appartient à M. Sorel de nous donner sur ce point son opinion.

M. SOREL dit qu'à son avis cette interprétation dépasse la pensée d'Engels, comme M. Rauh le reconnaît d'ailleurs. Dans le monde moderne il y a une tension excessive de l'économie ; les producteurs sont obligés, sous peine de mort, de suivre des voies presque déterminées ; en sorte que la vie moderne présente un caractère extraordinaire de nécessité ; d'autre part, la lutte des classes devient plus nette et plus violente que par le passé. Dans ces conditions il arrive souvent que les hommes d'action parlent comme si les idées n'étaient rien et que tout fût mécanique. Mais il faut (comme l'a fort bien dit M. Rauh) attacher une grande importance aux pamphlets politiques de

Marx et aux circulaires de l'Internationale ; là nous voyons quelle importance Marx attachait à la formation des idées.

M. HALÉVY. - Je ne pense pas, contre MM. Sorel et Rauh, qu'il convienne d'attacher une extrême importance aux expressions employées au courant de la plume par Karl Marx, journaliste et chef de parti. Me séparant complètement sur ce point de M. Sorel, je dirais volontiers que le langage de l'action est presque nécessairement le langage du spiritualisme et du libre arbitre. Cela n'empêche pas un très grand nombre d'hommes d'action, les plus énergiques, les plus agissants, d'avoir cru à l'existence d'une force supérieure à leur volonté individuelle et consciente, dont celle-ci n'était que l'organe. Pour Marx, chaque fois qu'il parle en philosophe systématique (et il est bien entendu que c'est le système marxiste que nous cherchons à définir ici, avec autant de rigueur que possible), le spirituel, par rapport au matériel, n'a que la valeur d'un reflet.

M. SOREL. - Il ne faut pas s'exagérer l'importance du terme reflet que Marx emploie souvent et dont le sens se trouve, d'ailleurs, éclairé par ce qui est dit au début du chapitre sur l'échange. « Ce rapport juridique, qui a pour forme le contrat, légalement développé ou non, n'est que le rapport des volontés dans lequel se reflète le rapport économique. Son contenu est donné par le rapport économique lui-même » (Capital, p. 34, col. I ; allemand, p. 51). Cette relation de réflexion est ici rapprochée de celle de contenant à contenu ; le droit n'est pas purement et simplement une image de l'économie.

M. BELOT. - Autre chose est le matérialisme historique, autre chose l'usage qu'on voulait en faire. M. Halévy se place au point de vue du contenu de la théorie, M. Sorel considère les intentions politiques que Marx y attachait. Mais il n'y a aucune contradiction, si Marx aspirait à former une conscience de classe, à ce qu'il crut que l'idée du matérialisme historique était la plus propre à susciter cette conscience de classe. Croire à l'action d'une idée n'empêche pas de croire à l'action d'une idée matérialiste ; si, par sa netteté et son objectivité, une telle idée paraît la plus propre à frapper les esprits qu'on veut atteindre.

M. SOREL dit qu'il y a accord sur beaucoup de points entre lui et M. Halévy ; la différence qui subsiste entre eux porte sur la manière dont se forme l'esprit de classe.

M. HALÉVY. - Le Capital est un essai d'explication unitaire, par les conditions de la vie matérielle et économique, de la formation de la conscience de classe.

M. SOREL ne croit pas que Marx prétende arriver à une explication aussi unitaire que le dit M. Halévy ; souvent Marx fait intervenir des causes multiples ; on peut citer, par exemple, la page 327, col. 1 du Capital (allemand, p. 703) dans laquelle il fait allusion aux forces de la tradition ; il y a d'autres passages dans le Capital du même genre ; il est arrivé aussi à Marx de tenir compte des influences de race. Si on examine avec soin les textes du Capital on s'aperçoit qu'ils renferment infiniment plus de nuances, qu'ils tiennent compte de bien plus de points de vue qu'on ne le dit d'ordinaire.



D'ailleurs il ne faut jamais séparer en Marx le penseur et l'homme d'action ; il n'est pas possible de dire que sa pensée est contraire à son activité et M. Sorel se rallie complètement sur ce point aux vues de M. Rauh. L'histoire de son activité nous le montre cherchant à combiner tous les moyens pour arriver à éclairer le prolétariat.

M. HALÉVY voit mal en quoi le passage cité par M. Sorel atténuerait la thèse du matérialisme historique entendue au sens rigoureux. « Avec le progrès de la production capitaliste, nous dit Karl Marx, se développe une classe ouvrière qui par éducation, par tradition, par habitude, finit par voir dans les exigences de ce mode de production des lois évidentes de la nature. » Mais par quoi cette habitude est-elle créée, si ce n'est par le milieu technique où travaille l'ouvrier ? Et qu'est-ce que l'éducation, la tradition, si ce n'est la transmission de cette habitude de génération en génération ? Toute la section IV du premier livre a pour objet de montrer comment le progrès de la technique industrielle, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, constitue le véritable facteur de toutes les caractéristiques morales de l'ouvrier moderne. C'est la grande usine qui, spontanément et nécessairement, syndique les ouvriers. Et l'avenir prochain, collectiviste selon Karl Marx, n'est que le prolongement également nécessaire du processus strictement économique, strictement technique, déjà engagé.

M. SOREL pense que Marx a très souvent parlé de l'avenir d'une manière dubitative ; ses doutes sur l'avenir de la Russie sont connus et la lettre publiée par M. Nicolas offre à ce point de vue un très grand intérêt.

M. RAUH. - On oublie au reste que le marxisme enferme, outre ce qu'on appelle la conception matérialiste de l'histoire, une certaine conception de l'action et, peut-on dire, de la morale ou de l'idéal pratique. Engels s'élève contre les théories morales abstraites, idéologiques, déduites d'une métaphysique ou d'une physique, d'une conception générale du monde, Comme la science, la morale est relative à un certain temps, exprime un certain moment historique, l'état d'esprit d'une classe. Engels a horreur des morales fondées sur des notions éternelles, ou sur une histoire universelle. La lutte de classes qu'on retrouve à presque toutes les époques de l'humanité revêt à ces diverses époques des formes variées. Et c'est la forme actuelle de cette lutte qu'il importe de connaître, de vivre. L'action, la morale correspondent à un milieu, à une situation sociale définie. Engels dit quelque part qu'il serait puéril de définir un phénomène physique par une intégrale sans tenir compte de son contenu spécial.

M. HALÉVY. - Vous trouvez intérêt à vous servir d'Engels plus que de Marx.

M. RAUH. - Je ne le crois pas. Marx et Engels me paraissent aller dans le même sens. Et voici en somme les trois thèses que l'on peut dégager de leurs œuvres et de leur vie : 1<sup>o</sup> l'analyse du régime économique actuel avec les conséquences qui en dérivent, naissance de la conscience prolétarienne, lutte de classes, etc. ; 2<sup>o</sup> une certaine psychologie de l'action, une certaine conception de la morale qui se dégage de cette analyse ; 3<sup>o</sup> une généralisation historique de ces deux thèses qui est proprement la conception matérialiste de

l'histoire. J'insiste à nouveau sur le second point, sur lequel Labriola et Andler ont également appelé l'attention.

L'idéal moral naît, selon Marx et Engels, dans certaines conditions définies de milieu et de circonstances : ce n'est pas un idéal humanitaire, éternel. Les principes d'action sont spéciaux, correspondent à un certain moment historique, plus précisément à une certaine façon de posséder, de vivre. Mais cela ne signifie pas en tous les cas pour Engels que l'idée morale ou juridique naît seulement quand cette façon de vivre est donnée. Cela signifie qu'à prendre les choses en gros le facteur économique est le plus important de tous. Et même, en pressant un peu la pensée d'Engels, on pourrait dire que, selon lui, la forme de production matérialiste, incarne l'idéal d'un temps. Tant qu'à la déclaration des Droits n'a pas correspondu une société économique de forme capitaliste, l'idéologie qui l'exprimait par anticipation n'était qu'un rêve.

M. BRUNSCHVICG. - Je résume. Trois thèses ont été présentées :

La première, le point de vue de M. Halévy : la notion du matérialisme historique.

La seconde : en fait Marx et Engels ont-ils été fidèles à cette notion abstraite ? S'ils ont admis, dans l'action, une réaction de l'idéal sur le matériel, dans cette mesure ils sont infidèles au schème.

La troisième, celle de M. Rauh surtout, attache plus d'importance à la pratique, le marxisme étant d'autant plus vivant qu'il s'éloigne de la théorie schématique.

M. RAUH. - La théorie que j'ai exposée n'est pas une reconstruction. Mon interprétation n'est pas explicitement dans Marx ou Engels : elle est certainement en germe dans leurs œuvres.

J'ajouterai une observation sur l'expression de matérialisme historique. Elle est équivoque. J'écarte d'abord le sens métaphysique du mot matérialisme. Cette observation élémentaire a été souvent faite. Mais la conception de Marx n'est pas non plus matérialiste, en ce sens que les relations économiques lui apparaîtraient comme des relations de produits, de marchandises, de choses. Il s'est précisément élevé contre les économistes bourgeois qui n'aperçoivent pas sous les relations des choses les relations des classes ; qui présentent comme un échange de valeurs - l'échange de la marchandise-travail contre de l'argent - ce qui est en réalité une relation d'homme à homme, et d'exploitation de l'homme par l'homme. Car ce que le salarié vend au capitaliste, puisqu'il n'a d'autre capital que ses bras, ce n'est pas son travail, mais sa force de travail, c'est-à-dire lui-même. Ainsi Marx restaure la psychologie sociale contre la conception choisie, mercantiliste. Il oppose d'autre part à la psychologie abstraite, schématique, statique, d'un Ricardo qui prend pour point de départ l'homme en général, la chasseur ou le pêcheur en soi, une psychologie dynamique, concrète, l'observation directe, vécue, actuelle des classes sociales. La conception reste matérialiste ou économique en ce sens que les idées de justice sociale sont assimilées par Marx à des besoins réflexes naissant immédiatement d'une certaine situation économique. Sur ce point d'ailleurs sa pensée et celle d'Engels sont, comme nous avons dit, moins

simples qu'on ne le croit d'ordinaire. Et l'on peut dire qu'en vérité Marx n'a pas prétendu supprimer l'Idée, mais la mettre sur ses pieds, la saisir au moment où elle touche le sol avant de la poursuivre dans ses prolongements transcendants. La justice doit être d'abord réalisée et réalisée dans les relations économiques. Telle doit être la première forme de l'Idée.

M. HALÉVY. - Je suis absolument d'accord, tout le monde doit être d'accord avec M. Rauh, en ce qui concerne la critique marxiste du « chosisme », du « fétichisme » ricardien. Je suis tenté cependant de considérer la psychologie marxiste comme plus proche de la psychologie ricardienne que M. Rauh ne paraît le croire. Pour Marx, comme pour Ricardo, le mobile fondamental de l'âme humaine, c'est toujours le mobile égoïste, ou plus exactement le mobile économique ou utilitaire, le désir de s'approprier de la richesse (car le mobile égoïste, ou individualiste, n'est, selon Ricardo, qu'une des spécifications historiques du mobile premier). Seulement, pour se satisfaire, ce mobile emploie des instruments de travail sans cesse différents, et qui, sans cesse, le modifient : un principe de changement se trouve ainsi introduit dans la psychologie statique de Ricardo.

M. RAUH. - Pour Marx, hégélien par ses origines, une œuvre inconsciente se fait par l'homme instrument de forces qui le dépassent infiniment, On ne peut dire que le besoin de transformation qui agite une classe soit selon Marx « égoïste ». C'est un système économique nouveau qui lutte contre un système fini. C'est, en somme, une lutte d'idées.

M. Xavier LÉON conclut que M. Sorel, M. Halévy et même M. Rauh ont abouti à un accord assez satisfaisant pour que la discussion puisse être interrompue ici, et lève la séance.

*Fin de l'article*